

Québec français



Richard Desjardins
L'engagement poétique

Gilles Perron

Numéro 131, automne 2003

L'engagement dans la littérature

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/55682ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Perron, G. (2003). Richard Desjardins : l'engagement poétique. *Québec français*, (131), 89–90.



RICHARD DESJARDINS

L'engagement poétique

>> GILLES PERRON

La chanson engagée est, spontanément, associée aux années soixante ou soixante-dix. On pense aussitôt aux grandes chansons du pays de Gilles Vigneault, à « L'alouette en colère » de Félix Leclerc, au « Plus beau voyage » de Claude Gauthier ; ou encore aux préoccupations sociales des Séguin ou de Paul Piché, à l'engagement féministe de Pauline Julien, etc. Mais l'engagement, s'il s'inscrit le plus souvent dans le prolongement d'une aventure collective, est d'abord le fait d'un individu. Si on n'attend plus des chanteurs et des chanteuses qu'ils prennent des positions politiques¹, il n'en demeure pas moins que les chansons engagées sont encore assez fréquentes malgré leur apparente discrétion. C'est que l'engagement passe plus souvent par le texte, alors que l'interprète de la chanson ne tient pas forcément à porter son message hors du disque ou de la scène. Il existe encore, néanmoins, des artistes qui s'assistent résolument à une ou plusieurs causes, et qui affichent leurs positions sur toutes les tribunes, au service de ces causes. On peut évidemment souligner que le rap, par son essence même, exhibe volontiers sa rébellion. Il y a encore le cas particulier de Paul Piché : si ses textes ne sont plus autant porteurs de revendications, l'homme, pour sa part, est plus que jamais engagé, en particulier dans la défense de l'intégrité des rivières québécoises. Cette cause, celle de l'eau, est aussi une de celles qui importent à Richard Desjardins.

Depuis la sortie du film *L'erreur boréale*, qu'il a coréalisé avec Robert Monderie, on sait que Richard Desjardins est inquiet pour la forêt et qu'il est prêt à dépenser beaucoup d'énergie pour la protéger. Même ceux qui ne connaissent pas ses chansons connaissent le propos à teneur écologique de celui qui préside le groupe environnemental L'Action boréale Abitibi-Témiscamingue (L'ABAT), dont les actions publiques ont contribué à protéger une zone forestière contre les projets de coupe de la compagnie Norbord. Mais de l'engagement de Desjardins, on peut dire qu'il est autant présent dans ses textes que dans ses prises de position publiques. Depuis ses tout débuts avec la formation Abbitibbi, il s'indigne des injustices et des inégalités persistantes : « Y en a qui ont tout ° pis tout' les autres, y ont rien ° Change-moi ça », conclut-il dans la chanson « Y va tou-

jours y avoir », enregistrée avec son groupe au début des années quatre-vingt sur le disque *Boomtown Café*. Cette injonction, il continue encore de la lancer de toutes les façons, et ses chansons témoignent continuellement, d'un disque à l'autre, de la profonde nécessité de dire les injustices.

Les exploités

Plusieurs chansons témoignent de l'indignation de l'auteur devant une distribution pyramidale de la richesse. Il rappelle souvent, comme dans la présentation de la chanson « Les Yankees » (*Desjardins Abbitibbi live*), qu'« aujourd'hui, il y a 358 personnes qui contrôlent 45% du revenu mondial » et que ce sont celles-là qui obligent les « gouvernements nationaux à privatiser les profits et à socialiser les déficits² ». Dans cette même chanson, c'est justement l'impérialisme économique, à la source de toutes les conquêtes, qui est dénoncé, alors que, dans une allégorie confondant allègrement (et volontairement) les Conquistadores espagnols et les Yankees / Gringos qui les remplacent aujourd'hui dans la partie sud des Amériques, Desjardins brosse un portrait typique de l'envahisseur de toutes les époques : « Alors je compte jusqu'à trois ° et toutes vos filles pour nos soldats. ° Le grain, le chien et l'uranium, ° l'opium et le chant de l'ancien, ° tout désormais nous appartient ». Le président envahisseur est comparé à un Caligula qui viendrait de la Virginie (premier lieu du peuplement anglais, avec la fondation de Jamestown en 1607), les barbares conquérants sont des Wisigoths et le « vieux Achille » veille sur le peuple inca. Dans cette chanson où les époques et les civilisations se confondent, Desjardins réussit une synthèse admirable du processus de conquête et de son autojustification. Sa chanson, vibrant plaidoyer pour la différence culturelle, est toujours d'une brûlante actualité alors que la politique étrangère américaine, sous le régime Bush, redonne une vigueur nouvelle aux prétentions de ce pays à être le gendarme du monde. Qu'on en juge : « Nous avons tout, tout, tout conquis ° jusqu'à la glace des galaxies. ° Le président m'a commandé ° de pacifier le monde entier. ° Nous venons en amis ».

Depuis le premier disque d'Abbitibbi, en 1981, Desjardins exprime son désaccord avec une certaine pensée fataliste : « Y en

a qui disent que le bonheur ° c'est comme l'avenir, c'est pour plus tard » (« Boomtown Café »). Toute son énergie passe à vouloir faire mentir cette vision défaitiste, en se servant de toutes les tribunes, et au premier chef, de la scène, pour diffuser sa vision des choses. Dans « Les Fros » (contraction de *foreigners*, c'est-à-dire les étrangers), il oppose les exploités aux exploités : « Ça fait cinquante ans aujourd'hui ° qu'les blokes sont icitte pour le cuire ° Nous aut', un peu plus pour survivre ° comme les lièvres qui courent la nuit ». De même, il décrit la vision nombriliste des grands exploités forestiers qui ne se sentent pas concernés par l'avenir du monde : « De toutes façons on s'ra pas là ° quand les chimistes vont manger le globe, ° quand l'océan explosera » (« Sahara Lumber »). La réplique des travailleurs de la forêt, dans cette même chanson, est un constat amer : « Vous avez le sens des affaires, ° le flair, le timing des voleurs. ° On a l'instinct des mam-mifères ° et l'habitude de la douleur ».

L'argent

L'argent, et son corollaire bien abitibien, l'or, sont évidemment à la source de cette exploitation du plus grand nombre par une poignée de puissants. L'argent, « maudit argent » (« Soreen »), qui affame quand on n'en a pas, et pour lequel on est prêt à affamer les autres, quand on veut en accumuler, l'argent est un dieu, à qui il faut demander : « Pardonne-nous nos dépenses ° comme nous pardonnons ° à ceux qui nous ont dépensés » (« T'attends »). La métaphore financière est inévitable, quand « l'espoir est la seule monnaie ° la banque ne pardonne plus » (« Tout' se peut »). C'est ce qu'ont compris les marionnettistes de la haute finance qui, constatant que la religion n'était plus le meilleur mode de contrôle, « ont changé de dieu ° pour qu'on reste à genoux » (« Boom Boom »). On ne peut même plus dire sa détresse dans le monde régi par ce nouveau dieu ; on ne peut que se demander « comment trouver les mots qu'il faut ° pour émouvoir un seul dollar » (« Miami »).

Les autochtones

Desjardins s'intéresse à l'histoire, mais surtout à l'histoire qui n'est pas dite, qui est peu enseignée, ou alors qui est toujours présentée selon un point de vue univoque. Il croit à l'aspect pédagogique des chansons : « lorsque je parle d'histoire, j'ai l'impression d'avoir une responsabilité face aux jeunes qui ne l'ont jamais étudiée³ ». Avec la condition des ouvriers exploités et la forêt qui doit être protégée, la question autochtone est un des sujets que Desjardins aborde régulièrement, autant dans ses chansons que dans ses interventions publiques. Deux des grandes chansons qu'il a écrites mettent en scène des personnages autochtones : « Akinisi » et « Nataq », chansons d'amour et de survivance, dans la toundra ou dans la savane, recréent un monde rarement chanté par des Blancs. Il est surtout intéressant de constater que les deux premières chansons de son répertoire entièrement consacrées à des personnages autochtones ne sont pas faites sur le mode de la revendication, mais plutôt sur celui de l'identification. Le narrateur d'« Akinisi » se fait néanmoins le relais de l'auteur pour transmettre son étonnement dès les premiers vers de la chanson : « C'est quand même incroyable qu'on soit encore vivants ° à cent mille sous zéro et depuis cent mille ans ».

Sur son dernier disque (*Boom Boom*), Desjardins revient avec un autre texte où, sans les nommer, il adopte le point de vue des autochtones. Encore une fois, il sent le besoin d'affirmer l'existence même de ce peuple : « Nous sommes la prairie, ° le feu, le vent. ° Nous sommes vivants ». Sur d'autres disques, on trouvera aussi, çà et là, des références au monde amérindien (« On m'a oublié », « Au pays des calottes », etc.). Enfin, il faut signaler, sur la question, un texte en vers, « La mer intérieure », que l'auteur a publié dans *Le Devoir*⁴, où il raconte à sa façon le massacre de Lachine, épisode honteux de notre histoire et où il prend résolument parti pour l'Indien, se glissant, comme bien souvent dans d'autres textes, dans sa peau. Ainsi, après massacres et dispersions du fait de l'homme blanc (Français), l'Indien prévient : « n'espère jamais me voir pleurer ° si tu me parles de l'Acadie ». En adoptant le point de vue autochtone, Desjardins s'est fait traiter de tous les noms, entre autres par Claude Jamin⁵ et par d'autres qui l'ont vu comme un traître à la nation québécoise. Seul l'appui de Rémi Savard, spécialiste de l'histoire des Amérindiens, a permis de calmer le jeu.

Changer le monde

On le voit, le poète-chanteur ne craint pas la controverse, et n'a pas peur de naviguer contre le courant. Ses victoires contre certaines entreprises forestières font d'ailleurs la preuve que David peut encore parfois l'emporter sur Goliath. Aussi, défenseur de toutes les cultures, il souhaite la survie de la langue française et du peuple québécois. Mais peut-être pas à n'importe quel prix : « quand on me parle de l'indépendance du Québec, si c'est pour scrapper les rivières en français plutôt qu'en anglais, je peux attendre encore 1000 ans⁶ ». Ça ne l'empêche pas d'être toujours prêt à répondre présent si ses services sont requis pour la promotion de causes qui lui importent : « S'cuse-moi je m'en vais ° je reviens dans une heure ° faut qu'j'aille changer le monde » (« Boom Boom »).

Notes

- 1 Cela n'empêche pas les journalistes de s'étonner de voir, au cours d'un même été, Les Respectables chanter à la fois au spectacle de la Saint-Jean-Baptiste et à la Fête du Canada.
- 2 Il est donc, dans ses propos, dans la lignée du discours des économistes Michel Bernard et Léopold Lauzon, tel qu'ils l'ont développé dans leur livre *Finances publiques. Profits privés* (publié par *L'out'journal* et la Chaire d'études socio-économiques de l'UQAM, 1996, 142 p.)
- 3 Cité par Carole Couture, dans *Richard Desjardins. La parole est mine d'or*, Triptyque, Montréal, 1998, p. 81.
- 4 *Le Devoir*, 30 mai 1992.
- 5 *La Presse*, 7 juin 1992.
- 6 *Le Soleil*, 1^{er} juillet 1995.

Discographie

Boomtown Café (avec Abbittibbi), 1981, Abbittibbi en concert.
Les derniers humains, 1988, Abbittibbi en concert (1992, Fukinic).
Tu m'aimes-tu ?, 1990, Fukinic.
Richard Desjardins au Club Soda, 1993, Fukinic.
Chaud était la nuit (avec Abbittibbi), 1994, Fukinic.
Desjardins Abbittibbi live (avec Abbittibbi), 1995, Fukinic.
Boom Boom, 1998, Fukinic.

Bibliographie

Couture, Carole, *Richard Desjardins. La parole est mine d'or*, Triptyque, Montréal, 1998, 195 p.
 Desjardins, Richard, *Paroles de chansons*, VLB éditeur, Montréal, 1991, 118 p.